

1

En 1765, un an après le mariage, un fils, alléluia! On l'appelle James comme le frère aîné de la mère, riche et sans enfants: il héritera. Même prénom aussi que le roi qui fit fabriquer et distribuer, pour unifier son peuple, une Bible où le pays entier apprend à lire. Seule voyelle, *a*, symbolique de la famille. Première de l'alphabet comme du patronyme, c'est celle aussi de la mère, Cassandra, et des filles qui viendront, Cassandra et Jane. *A* comme *animal*, *a* comme *affection*, *a* comme *amour*. La première lettre pour le premier enfant.

L'ordre

Un an après, le deuxième. George, comme le père.

«Deux garçons! s'écrie la mère en riant. Je ne serai pas abandonnée sur mes vieux jours!»

L'unique syllabe du prénom et la première du nom de famille se prononcent de même, *o* long. Le petit George succédera au père, la prêtre est un second choix dans les bonnes familles. La naissance est facile, l'enfant crie beaucoup: tempérament robuste. On le met en nourrice au bout de trois mois, comme l'aîné. D'habitude, on les afferme tout de suite pour que l'allaitement n'enlaidisse pas la mère. Mrs Austen, progressiste, préfère nourrir le bébé jusqu'à ce qu'il prospère, pour éviter les dysenteries meurtrières. Au village de Deane, une femme au lait bien blanc et épais a déjà nourri l'aîné, elle s'occupera du second. Elle a bon caractère, c'est important: le lait peut transmettre des traits de personnalité...

L'hygiène est désastreuse chez les paysans, mais ceux-là sont propres. Beaucoup de parents mettent leur nourrisson en pension

trop loin et l'oublient – s'attacher est dangereux, ils meurent si facilement. Les Austen, eux, vont le voir presque chaque jour. Mrs Austen ne pense pas qu'en trois mois il a eu le temps de s'attacher à elle et que la séparation en est peut-être rendue plus difficile.

Un an et demi plus tard, Georgie revient à Steventon. La nourrice a prévenu: c'est un colérique, il a des crises. Le médecin n'y comprend rien. Il marche mal, émet une bouillie de sons. Sourd, peut-être épileptique. Il se salit sans cesse, la mère pleure d'épuisement. Ses hurlements empêchent le père de se concentrer. Un enfant anormal nuit à la réputation familiale. Déjà qu'il y a l'oncle: un frère de la mère, atteint des mêmes symptômes, placé dans une ferme de la région. Dans de tels cas, beaucoup d'abandons, d'accidents suspects. Et les hospices sont épouvantables.

On renvoie Georgie chez les nourriciers, qui proposent de l'adopter. On refuse, c'est un Austen malgré tout. Il vit avec les bêtes, dont il se sent proche. Plus tard on le mettra avec l'oncle, il sera quand même en famille. On paie scrupuleusement la pension. Quelle douleur que ce ratage! La chatte a fait des petits, l'un d'eux était minuscule et ne bougeait pas. Soudain il avait disparu, la mère l'avait mangé. Elle est très maternelle avec les autres.

Après cette naissance, Mrs Austen, si énergique, connaît des accès de retrait. Les visites au petit George s'espacent et le silence retombe. Mais Jane, née onze ans plus tard, s'exerce à communiquer par gestes. Les filles se promènent souvent dans la campagne, il y a tant d'endroits à explorer: chemins perdus, chaumière en ruine, source cachée. Un idiot vient vers elles, balbutiant et ricanant. Cassandra entraîne sa sœur, des larmes sur le visage.

— Georgie... Grand mais toujours petit...

— Il ne faut pas en parler, cela ferait de la peine à maman. Elle se demande pourquoi il est comme ça. Est-ce une punition divine? De toute façon on n'y peut rien. Des enfants se perdent avant la naissance, d'autres juste après, lui un peu plus tard. Dieu l'aime quand même.

Les cris du frère perdu poursuivent Jane. Leur donner un sens, le revoir, essayer de comprendre.

— Pourquoi on ne le voit plus?

— L'oncle et lui sont mieux là-bas ensemble.

Quelqu'un qui refuse le langage commun, qui n'est pas ce que l'on attendait, on l'abandonne à moitié... Comment supporter l'insupportable?

Heureusement, un an plus tard, Edward. Bon caractère et la tête sur les épaules. Tempérament pratique, il s'éloigne dans le succès. Il est pragmatique, s'applique à plaire, tout le charme Austen en avant. Des amis riches, sans enfants, l'adoptent. Il devient un Knight tout en restant un Austen.

Quatre ans s'écoulent, puis en 1771, Henry. Est-ce qu'on l'attendait, ce n'est pas certain. Encore un prénom de roi, celui du fondateur de l'anglicanisme. Drôle, original et plein d'esprit, il suscite beaucoup d'espoirs mais peine à trouver sa place. Cassandra naît en 1773. Une fille après tous ces garçons : elle secondera sa mère. Francis, en 1774, protégera Jane, qui arrive l'année suivante. En 1779 Charles, le petit dernier, est choyé comme tel. Sauf George – et Cassandra, qui pâlit derrière Jane –, tous réussiront. Une famille exceptionnelle.

Le père repère très vite l'intelligence de sa petite Jenny au regard perçant. La mère soupire, cette deuxième fille est un peu en trop. Il lui faut s'affirmer, le résultat sera à la mesure de l'effort. Elle qui compte si peu sera la seule qui comptera, finalement. Écrivain manqué, le père reporte son ambition sur l'aîné, mais James aussi, après des débuts prometteurs, abandonne. La place est à prendre. Rira bien qui rira la dernière.

L'enfant de l'hiver

— Racontez encore, maman !
— Tu es née le 16 décembre 1775...

L'hiver le plus froid du siècle s'annonce. Début novembre, les arbres sont déjà nus, une chape glacée s'abat sur la campagne. Les oiseaux tombent des branches, foudroyés par le gel. Les lièvres gisent dans les fossés, on les ramasse à la main. Aucun bruit ne trouble ce calme de mort. La mère craint ce froid énorme pesant sur le monde. Pour protéger la vie qu'elle porte, elle ne sort plus. Une réserve de bois remplit la remise, la famille se réfugie autour du feu. George ajoute constamment des bûches dans l'âtre, mais elles fument et crachent, chauffant à peine. Mrs Austen attend son septième enfant. Accoucher ne lui fait pas peur, pourtant elle est terriblement lasse. Un mois de retard ! Ses chevilles et ses mains enflent, elle n'arrive même plus à coudre. Inerte et désœuvrée, elle rêve :

— Celui-là ne sera pas comme les autres, il aura un destin.

Quand ils ne peuvent sortir patiner ou faire des glissades, les garçons sèment le chaos. Cassie, à peine trois ans, trottine derrière sa mère. Cramponnée à sa jupe, elle lève vers elle de grands yeux inquiets. George brave la froidure du bureau, une houppelande sur les épaules, une peau de mouton sur les genoux. Le tintamarre des enfants l'insupporte, l'apathie de sa femme le décourage. Il ne visite plus ses paroissiens, les cadavres de bébés et de vieillards gelés au fond des taudis sont trop accablants. Il se désole du jardin figé, les framboises ne donneront pas cette année. La ferme est trop loin, il surveille dans une dépendance derrière la maison la vache au lait si nécessaire. Dans le poulailler, plusieurs volailles sont mortes. Les doigts mangés d'engelures malgré ses mitaines, George n'arrive plus à tourner les pages. L'angoisse monte à mesure que les jours passent. Pourvu que le bébé ne naîsse pas abîmé comme le pauvre Georgie... De plus en plus inquiet, il retourne auprès de sa femme.

— Ce sera l'enfant de l'hiver, tardif en tout, murmure-t-elle.

— Pourquoi pas une fille, nous avons assez de garçons! Un jouet pour Cassie!

D'emblée le mot est lâché: Jane sera pour les siens une poupée. Un objet qu'on anime quand on veut et si on veut...

— Un tempérament réservé et pensif, qui n'agira qu'après mûre réflexion.

Une pluie glaciale s'abat, la cheminée fume et les garçons toussent. Le gel s'installe pour de bon. Le 16 décembre, comme un miracle, un pâle soleil perce les nuages. Ce soir-là, Mrs Austen ressent le pincement annonciateur.

— Cela vient, cela vient!

Sa belle-sœur l'assiste, la sage-femme arrive au dernier moment, la naissance se déroule facilement. Cassandra ne s'effraie pas, elle a vu des bêtes mettre bas. Les humains c'est pareil, sauf que les femmes crient beaucoup. Mais la mère sait se contrôler.

— La veille je m'affairais encore dans la maison, comme si je bâtissais un nid. Quand les douleurs m'ont prise je suis montée, je me suis couchée et j'ai attendu. Pas de médecin au village et par ce temps... Je me tenais aux montants du lit et je serrais les dents sur une serviette. Même seule, je me serais débrouillée. J'avais garni ma couche de vieux draps, empilé des oreillers. Le feu rageait dans la cheminée, il était aussi en moi et me tordait les entrailles. J'avais soif, soif, soif. Ma belle-sœur me rafraîchissait le visage d'un linge mouillé,

sans me donner à boire de crainte que je vomisse. Après je viderais une carafe entière, ou un pot de tisane pour faire venir le lait. Tout d'un coup tu étais pressée de venir au monde. Tu es sortie le teint rose, même pas chiffonnée, juste quelques cris.

— Elle s'appellera Jane comme votre sœur, puisque ce sera une sœur pour Cassie, dit George.

Attendri, il répète *Jenny, Jenny* en inscrivant le nouveau nom sur la bible familiale. Il la baptise tout de suite, comme ses autres enfants, on ne sait jamais. Dans la chambre, la mère ne ressent plus le froid.

— Au contraire, j'avais trop chaud. Donner la vie, quel effort... Je n'ai pas eu de fièvre, je me suis vite remise. Tu es l'enfant de l'hiver mais aussi l'enfant du feu. Ces reflets noisette dans tes cheveux, ce teint doré, cette flamme au fond de tes yeux, et ces joues vermeilles! En toi bataillaient le feu et la glace... J'étais dans une grande torpeur, je voulais juste dormir, dormir. Je ne pouvais pas m'occuper de toi, dès que l'on te mettait dans mes bras je pleurais. Ce mois de retard m'avait épuisée. Le givre couvrait les fenêtres, ton père envoyait la servante porter à manger aux malheureux, qui n'arrêtaient pas de mourir. L'hiver à peine commencé semblait ne jamais devoir finir. Un froid pareil, je craignais pour toi, mais tu te défendais! Longue et mince, ton père disait que tu ressemblais à Henry. Tu criais peu mais si fort, une telle voix dans une si petite poitrine! On ne t'a pas emmaillotée, je n'ai pas voulu, une coutume barbare d'emprisonner ainsi les enfants... Tu gigotais dans tous les sens, une énergie incroyable. Je voulais tirer les courtines, avoir la paix. Ma belle-sœur insistait: «Elle est si mignonne! — Laissez-moi...» Tu t'agitais tant que le vieux berceau de bois bougeait tout seul. Tu savais ce que tu voulais, quelle volonté! Je me suis rétablie et tu as gagné nos coeurs. Henry te chantait des chansons, Cassandra disait «J'ai une belle poupée!». Ton père aurait fait n'importe quoi pour toi. Ce n'est pas son genre de montrer ses sentiments, dans la famille on est un peu réservés. C'est très anglais, moins vaut mieux que pas assez. Ne prends pas cet air pincé, serrer les lèvres te donne l'air dur. Quand les gens font des mamours, souvent il n'y a pas grand-chose derrière. Se prendre pour une victime, quelle perte de temps! Il faut faire avec, c'est tout. On s'en tire toujours.

Deux mois plus tard, lors du baptême officiel, les deux marraines s'appellent Jane. Le prénom le plus courant. L'enfant se distinguera d'autant plus.

La moitié

À un an et demi, Jane revient de chez la nourrice. Elle marche en tanguant et gazouille joliment. Ses yeux sombres, vifs et fureteurs, ne perdent rien du monde. On dirait un rouge-gorge. Et cette faculté de disparaître, *j'y suis je n'y suis plus...*

— Où est-elle encore passée?

On la retrouve dans la niche du chien, les bras autour de son cou. Si on la néglige, elle fait des sottises. La mère demande à Cassandra de veiller sur elle.

— Je ne peux pas m'occuper de tout. Tu vas sur tes cinq ans, une grande fille!

— Je vais vous aider, maman. Viens ici, toi!

Cassandra se sent importante, couvre de baisers sa poupée vivante. Jane ne s'échappe plus vers la mesure où elle a passé de bons moments parmi les poules, les chiens, les chats, la chèvre et les moutons. C'est autour du cou de sa sœur qu'elle noue ses bras potelés, dans son lit qu'elle se pelotonne quand un cauchemar la réveille.

— Rendors-toi, tout va bien, je suis là, susurre l'aînée en respirant la délicieuse odeur de bébé. Il n'y a pas de vagabond caché derrière les rideaux, pas de taureau furieux dans le champ dehors, pas de sorcière sur son balai. Calme-toi maintenant, dors, dors.

— Cassandra est une vraie petite mère! se réjouit Mrs Austen.

Les filles sont un seul être avec quatre bras, quatre jambes, quatre yeux. Cassandra et Jane, Jane et Cassandra. Deux en une, plus fortes face à tous ces garçons. Ensemble elles font face au monde. Mais pour être plus qu'une moitié, parfois, Jane fuit chez le père.

Invisible

Elle a quatre ans, cinq peut-être. Elle se faufile dans le bureau avec ce talent félin de se rendre invisible. George Austen visite des paroissiens, et dans la salle la mère tire l'aiguille. Elle ne s'aperçoit de rien, elle a des excuses. Avec huit enfants – moins un, certes –, il y a beaucoup à raccommoder. Cassandra, si raisonnable, surveille Jane si vive. Les garçons ne sont pas méchants mais ce sont des garçons. Les pensionnaires que le père instruit ne sont pas toujours très bien élevés cependant il faut les ménager. Tout ce monde se bat et se

roule et galope. Vêtes déchirées, pantalons en lambeaux, chaussures à claire-voie. Les doigts de la mère sont criblés de piqûres. La fière miss Leigh, épouse d'un clergyman campagnard, un panier de loques sur les genoux... À défaut d'avoir ce que l'on aime, on peut aimer ce que l'on a. Le ravaudage, bonne excuse pour rêvasser. Mais l'explosion de cavalcades et de cris l'oblige à réagir. Elle criaille, ils s'égaillent comme des moineaux. Le chien file sur leurs talons, saute après eux, macule les costumes fraîchement nettoyés. La mère retourne à sa couture, gaspiller est un péché.

— Des trous partout! Vous ne connaissez pas votre chance. Allez voir dans les chaumières du village!

— Pas d'argent, mais on s'en sort, répète Cassandra.

Courageuse, elle visite de vrais pauvres. Des animaux, qui geignent et qui sentent mauvais. On s'occupe d'eux pour aider papa. Nous sommes tous frères mais jusqu'à un certain point. Les deux sœurs vont par les chemins creux bordés de noisetiers, dont les branches se rejoignent en haut comme une dentelle verte, avec le ciel au travers. Cassandra porte un panier avec pain, œufs, confitures et vêtements usagés, déjà passés d'un enfant à l'autre.

— Dieu sait ce qu'il fait, dit le père.

Cassandra et Jane pénètrent avec précaution dans un de ces terriers. Le toit est à demi effondré, les fenêtres cassées. Elles avancent à tâtons dans la pénombre, échangent quelques mots en dialecte. Cassandra dépose ses provisions sur la planche grossière qui sert de table. Elles ressortent au plus vite.

— De si gentilles petites demoiselles, Dieu vous bénisse!

— Il y en a encore beaucoup comme cela? demande Jane.

— Nous sommes filles de pasteur, tout privilège entraîne des devoirs.

Cassandra voudrait alléger la douleur du monde. *Mais la misère est un océan.* Jane imagine une masse énorme prête à l'engloutir. La mère tente de la rassurer :

— Nos malheureux sont inoffensifs.

Ah bon? Le journal, que le père lit à voix haute, parle de quartiers de Londres submergés par des populations irrécupérables.

— Ils n'ont plus accès aux terrains communaux dans nos campagnes, alors ils se précipitent vers les fabriques en croyant améliorer leur sort. La déception les jette dans la boisson.

— À quoi bon se donner du mal, dit Jane, cela ne sert à rien.

— Une goutte d'eau dans l'incendie, c'est toujours cela, insiste Cassandra.

— Je ne m'y ferai jamais.

— Aider les autres sort de soi. Ils sont contents, toi aussi, le bonheur est contagieux.

— Je ne veux pas sortir de moi. Je préfère m'explorer.

Le ciel grisonne à travers les branches, la pluie pianote sur les feuilles. Les filles se hâtent, Cassandra balance son panier vide. Une villageoise marche d'un pas dansant, affublée d'une robe de soie fripée. Cassandra se détourne.

— Ne regarde pas.

Jane observe la fille en douce. Cassandra la tire par le bras et hâte le pas. La fille lève le menton avec défi. De retour à la maison, Cassandra et la mère parlent à voix basse. La mère va trouver le père.

— Que voulez-vous, je m'égosille en vain chaque dimanche, j'ai si peu d'influence sur ces gens !

Le vêtement chatoyant fait passer la pauvresse d'honnête fille à gourgandine. Tiens, un nouveau mot. Quel plaisir, les mots sont des bijoux... Mais une pauvresse joliment vêtue, pourquoi l'ignore-t-on ?

— Nous ne sommes pas n'importe qui, un ancêtre a été lord-maire de Londres. Nous devons nous conduire en conséquence, dit la mère.

Le dimanche à l'église, les deux Cassandra gratifient quelques élégantes de sourires empressés. Ensuite, elles en disent du mal. Qui a le droit de porter une robe de soie ? Un vêtement auquel on n'est pas destiné rend infréquentable. Les haillonneux, il faut les saluer, même si on n'en a pas envie. La gourgandine, non.

— Chacun sa place, dit Cassandra.

Les sœurs cueillent des fleurs pour orner l'église. Jane poursuit ses frères qui hennissent comme des chevaux et donnent des coups de pied dans les cailloux. Jane se retient à grand-peine de les suivre.

— Souviens-toi que tu es une fille !

— Et alors ?

— Contente-toi d'en avoir l'air, pour l'instant cela suffira. Et ne pose pas tant de questions.

Cassandra n'a que deux ans et demi de plus, mais la vie l'a déjà domptée. Jane réprime difficilement l'envie de se joindre aux garçons, qui jouent maintenant au cricket sur l'herbe. Le terrain est vaste, comme la maison. Une demeure de gentleman !

— La première fois que nous sommes venus, c'était si petit et humide que nous avons préféré vivre à Deane. À peine mieux..., soupire la mère.

Peu à peu le père améliore les lieux. Sept pièces et trois greniers. Pourtant, il n'y a jamais assez de place. Les garnements font un bruit de foule déchaînée, le chien aboie furieusement.

— Du calme, donnons l'exemple! s'écrie la mère.

— L'ordre doit régner dans un presbytère encore plus que dans un château, renchérit le père.

— Pourquoi? demande Jane. Dans les châteaux on fait ce qu'on veut, pas chez nous?

— Suffit! De quoi aurons-nous l'air?

Le bureau

Jane s'empare du gros volume. Il est lourd mais elle fait très attention. Elle s'assoit par terre, le livre sur les genoux. Le sol est froid à travers sa robe, les signes noirs processionnent au long des pages. Si Cassandra la voyait... mais elle fait de la gelée de pommes dans la cuisine. À l'arrière, le bureau donne sur le potager.

— Comme cela, pas de distractions.

— Personne ne passe sur le chemin de devant!

— Sans calme absolu, je n'y arrive pas.

Jane s'aplatit contre le mur. Le père prépare un sermon, marmonne des bribes de phrases pour voir comment cela sonne. Il feuillette le plus grand livre, la Bible. Hors le chuchotis des pages, silence total. Dans les mansardes, les garçons repassent leurs leçons. La mère ravaude toujours, accrocs et déchirures la protègent du monde. Jane, qui ne sait pas lire, imagine un texte et chante à l'intérieur d'elle une petite chanson.

— Ces chenilles noires, comme tu dis, qui cheminent ligne après ligne, sont des mots qui se suivent et forment des phrases, dit le père. Une phrase, c'est ce qu'il y a entre deux respirations.

Jane respire mais son nez est bouché, et aucune phrase n'apparaît.

Le père instruit lui-même ses garçons, Oxford l'a qualifié pour cela. Par besoin d'argent le presbytère se transforme en pensionnat. Jane s'enhardit. De plus en plus souvent, pendant les leçons, elle se glisse dans la pièce. Le père fait semblant de rien, les frères tolèrent cette petite sœur vive et curieuse. Ce n'est qu'une fille, et elle sait

écouter. Tranquille, la mère retaillle pour un des fils son vieil habit de chasse. Elle l'a porté pour son plus beau jour, le rouge est la couleur du mariage, et le trajet à cheval était long de Bath jusqu'à Deane. Le tissu est râpé, le cramoisi passé, mais elle en tirera encore une veste. Cassandra la regarde faire. Elle assiste parfois aux leçons mais préfère rester avec sa mère.

— Occupe-toi donc de ta sœur, où est-elle encore passée!

L'impression d'être un second choix incite Jane à disparaître. En silence elle se répète : *je ne suis pas là*. Parfois, quand même, un garçon trouve qu'elle exagère.

— Qu'est-ce qu'elle fait encore ici? Ce n'est pas sa place!

De quoi avons-nous l'air, voilà ce qu'ils pensent. Toujours la place, toujours l'air. Le père plaisante :

— Tiens, je croyais que c'était une souris.

Jane s'applique à faire la morte, un animal devant le prédateur. Le père interroge James à propos de grammaire latine. Jane confond grammaire et grand-mère. Ce doit être une sorte de grand-mère lapin, comme dans les contes. Elle voudrait vivre au pays des livres. Comme ces insectes noirs courant sur le papier, qui en sont les habitants fortunés.

Sans bruit

Dans le bureau, un silence blanc. Jane ouvre la porte très doucement, se hisse sur la pointe des pieds, attrape à nouveau *le grand livre*. Ne pas l'abîmer, il est presque aussi important que la Bible.

— Shakespeare. Répète, dit le père.

— Shakespeare.

— J'ai lu l'histoire d'un homme appelé Robinson Crusoë, qui parvient à survivre sur une île déserte. Abandonné par un bateau avec ces deux volumes, je vous regretterais, mais je pourrais tenir.

— Si vous ne les aviez pas, ces livres, sur votre île?

— Je les recopierais, je les connais par cœur.

— Sans papier ni plume?

— Je les graverais sur la pierre ou sur l'écorce d'un arbre, à l'aide de quelque tige acérée. Ou je les inscrirais sur le sable, au bord de l'eau, en guettant un navire. La nuit les vagues les effaceraient, et le lendemain je recommencerais. Cela me garderait de l'ennui.

Le bureau du père, en son absence, est une île déserte. Il y pousse des livres et du papier. *Cela lui suffit, il nous aime mais on le dérange.* Jane est embarrassée d'elle-même, *je ne suis personne.*

— On accueille ce que Dieu nous donne, dit la mère.

De plus en plus souvent, Mrs Austen se plaint de douleurs vagues. Elle ne s'efface ni ne se met en avant : être là, c'est déjà un tel effort. Une famille nombreuse, quoi de plus fréquent ? Cela n'empêche pas d'en être dépassée. Une léthargie la gagne, elle s'en remet de plus en plus à Cassandra et aux servantes. Réfugiée sur le canapé, un roman à la main, elle glousser aux meilleurs passages.

— Montrez-moi ! s'écrie Cassandra.

Elles s'extasient de concert. Cela ne dure pas, la mère se plaint de mal de tête, une main sur le front, l'autre tordant son mouchoir. Le tintamarre dépasse les bornes mais elle proteste de moins en moins. Elle n'a rien d'une mégère, son mari voit toujours en elle la charmante jadis épousée. Les mariages sont brefs, les femmes meurent vite. Une erreur, on a quand même le temps de s'en repentir, la pièce se joue sans répétitions.

— Un saut dans l'inconnu, dit la mère.

Mes parents sont-ils heureux ? Ils ne semblent pas vraiment regretter. Le père quitte parfois son air lunaire pour sourire à sa femme, lui presse la main en passant. La mère a la déception discrète. L'intérêt ne suffit pas, l'estime non plus. On s'unit sans connaître la vie, sans savoir à qui on a affaire. Avec du discernement on s'en sort, se lamenter est inutile. Quand un malheur arrive – ils arrivent un jour ou l'autre –, on fait face le plus discrètement possible. L'essentiel : se tenir.

À l'envers

Les garçons travaillent dans la salle à manger. Ils entrent, l'air grave. La porte se referme, devant Jane attend.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande Cassandra.

— Je m'exerce à rester tranquille.

Rassurée, Cassandra s'éloigne. Jane rassemble son courage, ouvre la porte avec précaution. Dans la pénombre, ses yeux brûlent d'une flamme dorée. Penché sur son cahier, un pensionnaire ânonne des mots mystérieux. Le gros livre trône sur une petite table, elle

l'emporte dans un coin. Assise par terre, elle tourne les pages avec application, un filet de salive sur le menton. Ses frères se courbent sur un exercice. Le père se lève, se penche sur sa fille.

— Que fais-tu, mon enfant?

— Je lis.

— Dans le noir?

— J'aime bien lire dans le noir.

— Qu'est-ce que tu lis?

— Le livre.

Shakespeare est à l'envers. Jane tourne les pages, l'air studieux.

— C'est bien, continue.

Le père retourne à son bureau, interrompant les garçons qui jouaient à la bataille.

— Où on sommes-nous avec l'aoriste?

Se taire

Georgie, c'est comme s'il n'avait jamais été là. Pourtant Jane y pense, c'est plus fort qu'elle.

— Quand on s'en est séparés, explique Cassandra, maman a pleuré des jours et des jours. Elle a failli en tomber malade...

Jane n'est pas sûre que sa mère l'aime vraiment. Mais le père, son sourire est si tendre quand il dit *ma petite Jenny... Ne pas montrer ma colère, ne même pas la ressentir*. Elle tire sur le châle de son aînée.

— Je vais oublier.

Les épaules de Cassandra frémissent.

— Pourquoi pleures-tu?

— Laisse-moi.

Elles marchent en silence, Jane a le cœur lourd.

— Dis-moi encore...

— Je croyais qu'on n'en parlait plus!

— C'est la dernière fois. Qu'est-ce qu'il a qui ne va pas, vraiment, le petit grand frère?

— Il est... pas comme les autres...

Cassandra est secouée de sanglots. Jane court en avant. Ne plus penser à Georgie égaré. Des fleurs dans le fossé, ce sera joli dans le verre bleu dépareillé. En cueillant coucous et primevères, elle essaie de prendre l'air gai. Mais plus elle tente d'oublier, plus elle

se souvient. *Mes pensées sont en moi, personne ne les voit. Mon esprit, une boîte avec une clé, invisible.* On peut penser une chose, avoir l'air d'une autre.

Maîtrise

— Le silence est le plus bel ornement d'une femme, dit la mère.

Est-ce qu'elle plaisante? Avec elle on ne sait jamais... Jane a hérité de sa tendance à l'ironie. Rire à gorge déployée, c'est vulgaire. *Apprendre à se contrôler.* Fini les colères violentes et les pleurs déchaînés. Manier le langage comme un art martial. Une vacherie l'air de rien, et on touche!

— Jane fait de gros efforts sur elle-même, dit la mère. Elle sera récompensée de sa patience, une si grande vertu.

La maîtrise de soi, voilà ce qui sauve. À défaut d'agir sur le monde, une femme peut se gouverner elle-même. Accepter, la force de ceux qui n'ont pas le choix. Mrs Austen dompte son tempérament affirmé, bien obligée. Jane est trop attachée à Cassandra, elle-même trop liée à la mère. De cette chaîne personne ne se détachera. Dans les familles nombreuses, une fille reste au foyer pour veiller sur ses parents. Cassandra rêve à son futur mari, elle sait déjà qui ce sera. *Moi, je ne partirai jamais.* Cassandra, c'est comme maman mais en plus attentif. Une partie de maman, une partie de Jane aussi. Chacune différente mais trois morceaux d'un tout.

C'est le dîner. Au-dessus de la tête de Jane, des voix masculines se chamaillent. On entend moins le père que les garçons. Le père est toujours un peu absent. Comme la mère et pourtant différemment. Jane aussi est à la fois là et ailleurs. Dédoublée. Impossible d'être une seule personne. Impossible d'être une.

Le père tente d'éduquer les garçons, qui font du bruit même en mangeant.

— Mâchez lentement, ne restez pas la bouche ouverte.

Ils ont toujours faim, ils n'en ont jamais assez, si on les laissait faire ils lécherait le plat. Jane a peu d'appétit, il y en a toujours un pour lui dire :

— Tu ne finis pas ton gruau?

— Prends-le.

— Laisse ta sœur, elle ne mange pas assez, proteste la mère.

Trop tard, c'est déjà englouti. Jane est soulagée. Il faudrait la nourrir comme un oiseau, de bec à bec. Ses joues rondes sont trompeuses. Elle aime les morceaux infimes, les bouchées minuscules. Du pain beurré, découpé en petits carrés. Mais le pain bien frais, le beurre bien jaune. La tourte aux pommes du jardin, elle apprend vite à la faire. Les mains dans la farine, elle patouille. On ne se prive pas, on a ce qu'il faut. Les frères rapportent de la chasse un lapin ou un faisand. Devant son blanc de poulet, Jane voit le volatile courir dans la basse-cour, devant la tranche de gigot, elle se souvient de l'agneau tétant sa mère. Elle préfère le thé bien sucré, avec de la crème, dans une jolie tasse.

Comme si elle était là... Une présence fantomatique. Une voix discrète et harmonieuse surgit du passé.

Quelle enfance

Le génie n'a pas d'enfance, et s'y attarde toujours.

Des premières années clignotent des images. Jane court après le chat, veut l'embrasser. Il se débat. Elle le serre contre elle, il lance sa patte et la griffe. Elle le lâche, il s'enfuit. Elle pleure, elle voulait l'aimer. Qu'ils ne fassent qu'un, son visage dans la fourrure si douce. *Je ne sais pas m'y prendre.* Quand on veut trop, on n'a rien, l'autre vous lâche. Ne pas se dévoiler. *Attendre, cela viendra peut-être.* Une torture. Supporter sans rien montrer. Subir avec grâce. Ravalier ses larmes. Sourire, encore sourire. *J'ai une fossette!* Elle se compare aux autres. On dit: une brune, c'est plus piquant. Pourquoi piquer? Dissimuler les épines. *Cacher, toujours cacher.* Elle aime plaire mais n'est pas vraiment coquette. Juste un peu, pour voir. *Comprendre.*

— Comment obtenir ce qu'on veut des hommes? demande Jane à Cassandra.

— Quelle idée, tu n'as pas honte!

J'interrogerai Eliza, ma jolie cousine. Elle me dira le secret.

Revenir aux livres, c'est plus sûr. Toucher le papier, le caresser. Que le livre la pénètre. Se fondre en lui, l'apprivoiser. *Ne faire qu'un avec ce que j'aime.* Union secrète. Coucher la tête sur la page. Humér, renifler. Une odeur sèche, à la fois morte et vivante.

— Tu vas l'abîmer! Ton père y tient.

Les livres appartiennent aux hommes, ils les prêtent quand ils veulent bien. Jane réclame du papier. Pour qu'elle se tienne tranquille,

on lui en donne. Elle voudrait le manger, mais c'est trop cher. Dès qu'elle en a, elle est sage. En lui apprenant ses lettres, la mère s'étonne de son enthousiasme.

— Il ne faut pas trop appuyer, c'est comme cela qu'on fait des taches.

Jane trace, maladroitement, un petit toit et une barre au milieu : comme une maison. Sa lettre, elle la sait déjà. La première de son nom, la deuxième de son prénom, la première de l'alphabet. *A* comme animal, *a* comme affection, *a* comme amour. *A* comme... habiter ?

Deux sœurs

Cassandra marche et parle, quand Jane vagit dans son berceau. L'aînée hérite de la mère ce prénom rare venu d'une illustre parente, la duchesse de Chandos. Les Britanniques bien nés nomment volontiers leurs filles à l'antique. Cassandra plaît à Apollon, qui lui accorde le don de prophétie. Elle refuse ses avances, il se venge : on ne la croira pas. Elle prédit la guerre de Troie, personne n'écoute. Agamemnon la réduit en esclavage, Clytemnestre la supprime. Ceux qui crient ce que l'on ne veut pas entendre finissent mal, en général. Il n'y a pas que des désavantages à arriver sur le tard : première fille, Jane hériterait d'un prénom gênant pour qui veut s'exprimer publiquement. Jane c'est banal, on ne se méfie pas. D'ailleurs Cassandra est Jane, Jane est Cassandra.

Comme pour mentir au destin, Cassandra a la parole rare. Desine quand Jane s'affirme du côté de la plume. Les filles sont toujours ensemble, *the girls*. Jane s'agrippe à sa sœur, qui parfois proteste, *lâche-moi*. Dans cette famille d'hommes, elle ne fait pas de vagues, sur son profil le nez de la mère s'adoucit. Celui de Jane s'affirmera avec les années. Une sœur de la mère et une belle-sœur portent le même prénom, ainsi qu'une cousine, *tout le monde s'appelle comme moi*. Court comme son nez, une syllabe et une voyelle, quand Cassandra a trois *a*. La première lettre de l'alphabet, la première aussi du nom de famille. *A* comme animal, *a* comme affection, *a* comme amour, *a* comme agrandir.

Si peu de place pour Jane, alors elle parle, elle parle, puis elle écrit, elle écrit. Se faire comprendre, quand même. Venger Georgie. Cassandra ne se réfugie pas dans un ailleurs, elle prend les choses comme

elles sont. Elle protège Jane, parfois trop, alors Jane s'éloigne par la pensée. Jamais bien loin, le lien ne saurait se rompre. Double de sa mère et de sa sœur, Cassandra à la fois sépare et relie. Elle est le miroir et l'écran, l'occasion et l'obstacle. Toujours un peu en avant, majestueuse, froide à force de réprimer l'expression. Comme si un danger menaçait. Cassandra, celle qui casse l'homme ?

Pas de drame dans cette histoire, apparemment. Rien n'est très facile, mais rien ne va très mal non plus. Si on court après l'argent, c'est qu'on n'en manque jamais tout à fait. Le Hampshire est riant, les parents féconds, le logis confortable. Jane a un corps fin et souple, un joli visage, une élocution aisée, une éducation libérale, une famille aimante, mais une maigre dot. Il en faut pour établir le ménage et éduquer les enfants, un homme ne prend pas une femme sans rien. La guerre des sexes est d'une brutalité feutrée. Les hommes en ont édicté les règles pour être sûrs de gagner. Reste aux femmes la manipulation et la ruse. *Pas dans ma nature*. L'intelligence, plutôt. Le masculin est partout dans la maison : Jane étudie ses habitudes, ses forces, ses faiblesses. Avantage d'avoir des frères, même s'ils sont un peu trop là.

Bow-window

En 1768, après la naissance d'Edward, les Austen déménagent à Steventon. Ce n'est plus une maison de paysan. Le devant, une belle étendue herbeuse, n'a plus rien d'une cour de ferme.

Après la mort du père de George, sa seconde épouse abandonne les enfants du premier lit. Quand la mégère décède à son tour, George hérite assez pour façonner le terrain, ajouter une aile puis une deuxième.

— Un jour, ce sera une gentilhommière.

À l'arrière, un bow-window. La forme suggère l'arc mais phonétiquement la première partie du mot évoque en français la beauté. Une belle fenêtre pour agrandir une pièce, lui donner de la lumière. On peut s'asseoir le long pour observer ce qui se passe dehors. Petit luxe bourgeois. J'ai d'abord cru que George avait fait ce bow-window pour ses filles. Je voyais Jane et Cassandra assises sur la banquette, leurs pieds se touchant. Sur un dessin de la façade, pourtant rien. Mais sur un autre, le bow-window, derrière, ouvre sur le bureau. Manière très Austen, de tourner le dos.